

— Reine, vos malheurs sont finis, et votre destin a changé de face; on a su dérober à la méchanceté de Gangan le prince que voici; cette perfide fée ne peut plus lui nuire, et sa malice vient d'être confondue; reconnaissez donc en lui Cadichon; et vous, députés, rendez hommage au légitime possesseur des états de votre défunte reine.

Alors le roi, reconnaissant son fils, le prit dans ses bras et le baisa mille fois; puis, sautant au cou de la fée, il l'embrassa, sans aucun égard pour son âge, ni pour son caractère; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au procureur-fiscal, au receveur, et à tout ce qui se trouva autour de lui; après quoi, ôtant son manteau royal, il le mit sur les épaules de Cadichon, lui donna son sceptre, l'assit sur le pied du lit, et se prit à crier de toutes ses forces : *Vive le roi!* ce qui fut répété sur-le-champ par les grands, et ensuite par tout le peuple.

Cependant, la reine, pénétrée de joie et de reconnaissance, était tombée aux genoux de la fée, qu'elle embrassait en pleurant. La fée, après l'avoir relevée, fit signe qu'elle voulait parler; chacun prêta attention, excepté le roi, dont la joie était si grande, qu'il ne voyait pour ainsi dire ni n'entendait rien; enfin, se trouvant hors d'haleine, il se tut et la fée s'exprima ainsi :

— Ce que vous voyez n'est qu'une partie des bienfaits de la fée, votre amie; elle y joint encore le choix d'une princesse jeune et aimable que notre reine a destinée au prince pour épouse. Si les qualités de l'esprit de cette princesse et les grâces de sa figure sont un faible garant

du bonheur de ces époux, la douceur de son caractère et la bonté de son cœur, que j'ai pris soin de former, peuvent en assurer la durée : confirmez donc cette union, et mériteriez ainsi la puissante protection de....

Le roi n'en voulut pas entendre davantage, et prenant aussitôt la main du prince et celle de la princesse :

— Tope! dit-il, je les marie, et leur donne tous mes royaumes et toutes mes fermes; car, pour mes autres enfants, je ne m'en embarrasse plus : la bonne fée ne les laissera manquer de rien; ainsi faisons la noce, et réjouissons-nous. Vous dînez tous avec moi, quoique je ne sache pas trop ce que je vous donnerai. Beau-père Caboche, va-t'en à la cuisine; fais tuer tout ce qui est dans ma basse-cour, et surtout grande chère, car je veux qu'il en soit parlé.

Le sénéchal obéit; mais, en traversant la salle à manger, il y aperçut une table de vingt-quatre couverts, servie des meilleurs mets : il n'alla pas plus loin, et revint promptement raconter au roi et à la reine qu'ils étaient servis.

Il y avait près de deux heures que l'on était à table, lorsqu'on entendit des violons dans la salle d'audience. Comme on avait bien bu et bien mangé, on quitta la table, et Pétaud, qui était en gaieté, voulut ouvrir le bal avec la reine; puis il dit au jeune prince et à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grâce admirable. Ils en étaient à la dernière révérence, lorsqu'on vit entrer dans la chambre six marionnettes parfai-

tement habillées, savoir, trois en chevaliers romains, et trois en dames romaines.



Chacune de ces six marionnettes avait à côté d'elle une place vide, dans laquelle on apercevait un bout de nez, et tout cela était conduit par une femme à laquelle on prit peu garde d'abord, tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place, et sur-le-champ elles formèrent un pas, dans lequel les six bouts de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle et dans le même ordre qu'elles avaient observé en entrant; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, et fit en même temps paraître à leur place trois polichinelles et trois dames gigognes.

— Bon, bon, dit le roi, tout cela sera pour mes petits enfants, pourvu qu'ils ne me coûtent rien à nourrir et à habiller; je les garderai et m'en réjouirai en attendant.

Au même instant, les douze marionnettes se remirent à danser, et l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, et reprendre peu à peu un autre visage et un nouvel habillement.



— Miséricorde! s'écria le roi, voilà Toinon, Jacquot et Chonchon; ma femme! c'est Toinette, Jacqueline et Chonchette... non, je ne crois pas... Oh! par mon sceptre, cela est admirable!

Puis, adressant la parole à leur conductrice :

— Tenez, lui dit-il, je parie ma toque et mon manteau royal que vous êtes la fée, notre amie; par ma foi, vous valez votre pesant d'or, et voilà des enfants bien élevés, bien vêtus et grands comme père et mère; mais qui les mariera?

— Moi, répliqua la fée de l'île Bambine (car c'était elle-même), et ce sera tout-à-l'heure.

A ces mots, le roi, ne se sentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne sais combien de compliments à sa façon, et la força de s'asseoir auprès de Gillette, à qui il criait :

— C'est notre meilleure amie!

La fée présenta ensuite à Pétaud trois princes et trois princesses qui lui étaient inconnus, et proposa leur mariage avec ses six enfants. Le roi et la reine y consentirent sur-le-champ; tous ceux qui étaient présents applaudirent au choix de la fée, et les députés proclamèrent Cadichon et Féliciane leur roi et leur reine.

Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères et de ses beaux-frères un des grands gouvernements de son royaume, et les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Le roi Pétaud et la reine Gillette, lassés des ennuis de la grandeur, finirent leurs jours près de leurs enfants, au sein d'une douce retraite.

LA LAMPE MYSTÉRIEUSE



Un vieux derviche, vénéré dans tout l'Orient par la sainteté de sa vie, s'étant mis en route pour aller visiter à la Mecque le tombeau de Mahomet, tomba malade chez une pauvre veuve qui habitait un faubourg de Balsora.

Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit :

— J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez pas de quoi subvenir à l'éducation de votre fils Abdallah; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître, en lui assurant un sort, les obligations que j'ai contractées envers vous.